

## MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE DE BOURBON (MADAME ROYALE)

DUCHESSE D'ANGOULÊME ET DAUPHINE DE FRANCE

SUITE ET FIN



son arrivée à Vienne, l'empereur et l'impératrice la reçurent très affectueusement; mais elle ne voulut paraître à la cour qu'après plusieurs semaines de recueillement dans un repos dont elle éprouvait l'impérieux besoin. Pendant ce temps, on s'occupa de lui former une maison d'archiduchesse.

Sa beauté grave, son éclatante jeunesse, l'auréole du malheur, tout contribuait à entourer la jeune princesse d'un prestige, d'un attrait extraordinaires. Aussi l'empereur, revenant à son projet, voulut lui faire épouser son cousin l'archiduc Charles, le prince le plus brillant de la maison d'Autriche à cette époque.

Mais Madame Royale savait que ses parents l'avaient destinée, dès l'enfance, au duc d'Angoulême, son cousin par sa famille paternelle; elle voulut donc, en respectant ce choix, bien affirmer sa volonté de rester Française. On ne peut même alléguer qu'elle

suivit en ceci le penchant de son cœur, puisqu'elle était à peine sortie de l'enfance quand elle avait été séparée du prince et qu'elle ne l'avait pas revu; elle n'écoutait donc absolument que la voix du devoir.

Au lieu de se fixer par une union brillante dans cette cour d'Autriche où la famille de sa mère lui eût fait une destinée heureuse, entourée d'éclat et de grandeur, Marie-Thérèse préféra donc écouter cette voix du dévouement, du sacrifice, qui lui disait d'aller retrouver son oncle, le comte de Provence, maintenant Louis XVIII, à Mittau, dans son lamentable exil.

Toutefois, l'empereur d'Autriche eut beaucoup de peine à renoncer à ses projets sur sa cousine et à consentir à ce départ, malgré toutes les instances de Louis XVIII qui fit agir dans ce sens l'empereur de Russie lui-même.

Paul I<sup>er</sup> avait offert au comte de Provence une généreuse hospitalité, en lui donnant pour asile, à lui et à la petite cour de fidèles, associés à sa mauvaise fortune, la ville et le château de Mittau, en Courlande (février 1798). C'est de là que Louis XVIII réclama non seulement la présence de sa nièce, afin d'accomplir son union avec le duc d'Angoulême, mais encore la fortune pécuniaire de Marie-Thérèse de France, fortune dont le détail n'est point sans offrir un intérêt mélangé de tristesse.

Elle consistait : 1<sup>o</sup> Dans les diamants de Marie-Antoinette, ces parures célèbres par leur éclat merveilleux, que la reine avait portées dans les fêtes





royales de Versailles et de Paris, et que le Directoire avait fait remettre à Madame Royale à sa sortie de France. 2<sup>o</sup> En une somme de treize cent mille livres tournois provenant de la succession de Louis XVI et de la reine. 3<sup>o</sup> En cent mille écus d'or, dot restée impayée de la jeune archiduchesse Marie-Antoinette.

Il fallut bien céder enfin aux instances de Louis XVIII, secondées par le ferme vouloir de sa royale nièce.

La jeune princesse quitta donc Vienne où elle avait séjourné pendant quatre années, sorte de trêve, d'accalmie dans sa triste existence, car elle prit le moins possible part aux fêtes de la cour, où elle se déplaçait. Elle avait vingt-et-un ans quand elle se réunit à son oncle (juin 1799).

Avec quelle émotion, quelle joie mêlée de pleurs elle fut reçue par Louis XVIII, la reine sa tante, le jeune duc d'Angoulême, tout leur entourage composé des plus grands noms de France, et des gardes fidèles : on peut aisément s'en faire une idée. Là se trouvait aussi l'abbé Edgeworth de Firmont qui avait assisté Louis XVI à ses derniers moments. Quand Marie-Thérèse fut seule avec lui, elle fondit en larmes et faillit s'évanouir en évoquant de si cruels souvenirs.

Le 10 juin, quelques jours après l'arrivée de sa nièce, Louis XVIII fit célébrer le mariage de sa nièce avec le duc d'Angoulême. Un autel très simple, dressé dans la grande salle du château des anciens ducs de Courlande, décorée de verdure, de lilas et de roses, voilà toute la pompe dont il fut possible d'entourer l'union de la fille d'un roi de France avec son cousin, tous deux exilés, pauvres et malheureux. Ce fut le grand aumônier du roi, cardinal de Montmorency, qui célébra la messe du mariage.

La jeune duchesse passa dans cette triste et laide petite ville de Courlande une année et demie de vie calme, sinon très heureuse ; pouvait-elle jouir d'un bonheur complet comme la plus humble des épousées sur qui ne pèsent ni deuils affreux, ni souvenirs d'épouvante et d'horreur ? Du moins elle était environnée d'affection, au milieu d'une famille et d'un entourage dont elle était l'âme et qui l'adoraient.

Mais cette paix, cette sécurité des exilés cessèrent tout à coup par un revirement aussi brusque qu'imprévu dans les idées de Paul I<sup>er</sup>. D'abord si généreux, si hospitalier envers eux, l'empereur de Russie s'avisait de se prendre d'une admiration et d'un enthousiasme extraordinaires et soudains pour le premier consul Bonaparte. Pour lui plaire, il rompit avec la famille des Bourbons et lui fit signifier de quitter sur le champ ses États ; en lui envoyant ses passe-ports, on lui supprimait aussi la pension qu'elle recevait à titre d'exilée (20 janvier 1801).

Louis XVIII, sous le nom de comte de Lille, le duc d'Angoulême et sa jeune femme, accompagnés

seulement d'une suite de six personnes qu'on les autorisait à emmener, durent donc quitter Mittau dans un bref délai. On s'imagine avec quelle consternation fut reçue cette décision aussi brutale qu'imprévue, cet ordre impératif signifiant un congé grossier.

Ici encore, Marie-Thérèse eut une nouvelle occasion d'exercer son dévouement, et son cœur se trouva, comme toujours, à la hauteur de sa tâche.

Sollicitée en hâte, par une lettre d'elle, la reine de Prusse obtint du roi la résidence de Varsovie pour les illustres exilés qui ne savaient d'abord où aller.

Voilà donc la pauvre princesse soutenant le courage de tous dans cet affreux exode, au cœur de l'hiver (23 janvier 1801), et quel hiver ! à travers les plaines glacées de la Lithuanie. Les deux carrosses qui transportaient lentement, péniblement les voyageurs, suivaient des routes à peine tracées dans la neige ; quelquefois, on avait l'heureuse chance de pouvoir s'arrêter dans des châteaux dont les maîtres se faisaient un point d'honneur de braver la colère et les ordres du souverain russe pour offrir, aux voyageurs transis, la plus large hospitalité ; mais, le plus souvent, on ne trouvait pour abri que des auberges malpropres, remplies de paysans ivres. En traversant un bras de la Vistule, une voiture fut fracassée, un serviteur grièvement blessé.

Au milieu de tous ces incidents pénibles, pas un instant la fermeté de l'âme si haute de Marie-Thérèse ne faiblit, pas un instant sa tendresse vigilante ne cessa d'entourer de ses soins son oncle et père adoptif.

Une gravure de l'époque la représente soutenant son oncle dans ce pénible exode, avec cette légende : *L'Antigone française* ; aucune comparaison ne pouvait être plus juste ni plus élogieuse.

Arrivés à Memel, détresse complète : les fugitifs n'ont plus d'argent pour continuer leur route. Que faire, que devenir, en pays plutôt hostile, de langue étrangère, sans amis, sans protection ?

Ce fut encore la jeune duchesse qui vint au secours des siens par un sacrifice qui dut lui coûter beaucoup, bien qu'elle voulût paraître heureuse de le faire : elle avait les diamants de sa mère ; ces chers et précieux souvenirs furent mis par elle en gage pour une somme de deux mille ducats. Grâce à elle, on put donc continuer le voyage et arriver enfin à Varsovie.

Là, une nouvelle épreuve attendait la famille royale. Bonaparte envoie un habile négociateur offrir à Louis XVIII, en échange d'une renonciation en règle au trône de France pour lui et tous les Bourbons, une grande et princière existence en Italie.

Louis XVIII répondit par un refus très noble, auquel s'associa fièrement Marie-Thérèse.

A partir de cette époque, la vie de la jeune prin-



cesse se passa dans les longues, incolores et tristes années d'un exil promené de pays en pays, d'épreuves en épreuves. A son tour, c'est la Prusse qui prive le roi de l'asile accordé en Pologne; mais, par contre, le nouvel empereur russe, Alexandre I<sup>er</sup>, rend aux Bourbons errants la résidence de Mittau, de 1805 à 1808. Puis, de cette dernière année au printemps de 1814, ils passent six ans en Angleterre, dans le château du duc de Buckingham, ensuite dans celui d'Hartwell. La noblesse d'Angleterre se montra toujours pleine d'égards et largement hospitalière envers la famille royale de France. Là, du moins, elle ne souffrait plus de la mesquinerie d'une existence matérielle, ajoutée aux douleurs morales.

Toujours errante ou fugitive, toujours regrettant cette France qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, la duchesse d'Angoulême resta constamment le soutien, la consolatrice des siens. En mourant, la reine, sa tante, Marie-Joséphine-Louise de Savoie, dit à la princesse qui l'entourait de ses soins : « Quant à vous, ma nièce, il ne vous manque que des ailes pour monter au ciel. »

Dieu ne bénit pas l'union de Madame, en lui accordant des enfants; elle fut privée de cette immense consolation qui l'eût aidée puissamment à parcourir les étapes difficiles de sa triste existence. Elle eut cependant quelques années assez paisibles en Angleterre, car si elle rencontra des trêves, des accalmies, on ne peut dire qu'elle fut jamais pleinement, véritablement heureuse. La fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette ne pouvait plus l'être jamais. Elle sut donner à sa vie une direction élevée et utile, en la partageant, partout où elle résida, entre la retraite, la prière et les bonnes actions, douceur suprême pour elle. Toujours on la vit se faire la providence des pauvres, des souffrants, bien qu'elle fût elle-même une princesse très pauvre.

Elle fuyait les fêtes et les réunions mondaines; obligée toutefois de paraître dans l'une d'elles à la cour d'Angleterre, sa présence y produisit une sensation profonde. Le baron de Géramb, qui s'y trouvait, parle ainsi de Madame, la jeune duchesse d'Angoulême :

« Jamais la vertu et l'innocence ne se montrèrent aux hommes sous des traits où se nuance une si touchante beauté avec une si profonde mélancolie; je n'ose peindre tout ce que ce regard a d'enchantement et d'attendrissant, tout ce que ce sourire a de céleste... »

Si Marie-Thérèse éprouva une joie vive et véritable au cours de sa vie si triste, ce fut ce jour radieux d'avril 1814 où elle revit la France, au bout de dix-neuf ans d'exil et de vicissitudes. Après la chute de l'Empire, elle débarqua à Calais, reçue aux cris d'allégresse de toute la population se portant à sa rencontre. Le jour de son entrée triomphale à Paris, aux côtés du roi, la

fille de Louis XVI ressentit un bonheur peut-être aussi grand que l'avaient été ses infortunes.

Aux Tuileries, elle voulut habiter les appartements de sa mère, si pleins, pour elle, de souvenirs attendris et douloureux; aussitôt, elle s'occupa de retrouver les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, afin de les faire inhumer à Saint-Denis. Depuis vingt-et-un ans, ils étaient restés enfouis dans un coin du cimetière de la Madeleine, au lieu même où se trouve aujourd'hui la chapelle du Monument Expiatoire.

Marie-Thérèse passa donc près d'une année dans sa chère patrie, dans une ivresse de bonheur qu'elle n'avait jamais connue et qui fut, cette fois, bien courte! Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, elle dut reprendre le chemin de l'exil, après toutefois avoir fait preuve, à Bordeaux, d'un courage héroïque en soutenant le parti royaliste, tout en s'efforçant d'éviter la guerre civile et l'affreux malheur de voir répandre le sang français. Ce fut au milieu de ces anxiétés terribles qu'elle apprit l'arrestation du duc d'Angoulême qui combattait dans le Midi pour la cause royaliste. Il fut fait prisonnier par le général Grouchy à la tête des partisans de l'empereur.

Le sang-froid et le haut caractère que Madame montra en cette situation périlleuse ajoutèrent encore à l'admiration, à la vénération qu'elle inspirait. Malgré tout, la pauvre princesse dut quitter son pays, le 3 avril 1815, la mort dans l'âme, avec plus de regrets encore, depuis qu'elle avait eu la joie de s'y retrouver; heureusement pour elle, son exil, cette fois, fut très court.

Après la chute définitive de Napoléon, Madame rentra une seconde fois en France, et y demeura pendant quinze belles années. Une joie, une bien douloureuse joie lui arriva, en 1816, peu après son retour définitif. On retrouva, pour la lui apporter, la lettre d'adieu que sa mère bien-aimée, l'infortunée Marie-Antoinette, avait écrite à Madame Élisabeth, pendant la dernière nuit qu'elle passa à la Conciergerie, pour lui recommander ses enfants.

Cette lettre d'une morte, adressée vingt-trois ans auparavant à une morte qui ne la reçut jamais, c'était la pauvre feuille de papier que la reine martyre, que la mère!... avait mouillée de ses larmes en lui confiant la dernière pensée de son cœur désolé pour les êtres chéris qu'elle quittait.

Avec quelle piété filiale, avec quel bonheur douloureux la fille de Marie-Antoinette lut ce testament sacré d'une mère bien-aimée! Une grande douceur lui en vint, toute sa vie s'était passée à suivre d'elle-même les instructions sacrées dictées par la morte; n'avait-elle pas pratiqué le pardon, donné l'exemple du plus beau dévouement et gardé intact l'amour de la France? Tout cela, sa mère l'avait voulu. Sans le savoir, elle avait obéi, en suivant seulement le noble instinct de son cœur.

Pendant la brillante période de la Restauration, Madame la duchesse d'Angoulême occupa à la



cour la situation d'une véritable reine. Toutefois, au milieu de cette élévation, elle connut encore de dures épreuves qui troublèrent profondément le calme dont elle jouissait enfin. Malgré son long, son absolu dévouement au roi pendant l'exil, des intrigues politiques parvinrent à semer la défiance dans l'esprit de Louis XVIII, et il en arriva à méconnaître cette nièce si longtemps chérie, cette Antigone qui avait choisi, pour rester près de lui, une vie de tristesses et de privations.

L'esprit public lui-même, habilement travaillé, devint hostile à la duchesse d'Angoulême que l'on accusait d'influencer le roi dans le sens d'idées rétrogrades et néfastes à la sécurité de son pouvoir, et Dieu sait, cependant, que Marie-Thérèse s'efforça toujours de rester éloignée de toute ingérence dans les affaires politiques du pays. On alla jusqu'à lui reprocher sa tristesse constante comme un manque de confiance... Il n'était pas jusqu'à une certaine rudesse involontaire dans le son de sa voix qui ne fût incriminée, ainsi qu'une timidité insurmontable qui masquait sa bonté sous une apparence de froideur.

Cependant, ces dissentiments intimes s'apaisèrent, et Madame retrouva l'entière affection et la confiance du roi.

Aussi, quand la jeune duchesse de Berry arriva à la cour, le roi lui dit en la présentant à la fille de Louis XVI : « Madame, voici d'abord votre mari; moi, je suis votre père; voilà votre frère, voilà notre ange. »

L'admirable force d'âme, l'énergie morale de Marie-Thérèse ne l'abandonnèrent pas non plus dans la circonstance tragique qui vint encore frapper la famille royale dans sa racine même : l'assassinat du duc de Berry (février 1823); en soutenant le mourant dans ses bras, elle lui dit : « Courage, mon frère ! mais si Dieu vous appelle à lui, dites à mon père qu'il prie pour la France et pour nous... »

Ce fut dans sa tendre affection que la malheureuse veuve vint chercher un appui pour son cœur si douloureusement blessé; ceux-là qui ont souffert ne sont-ils pas toujours les meilleurs, les plus efficaces consolateurs ?

Bien des années avaient passé sur la tête de la fille de Louis XVI, sans que son cœur ni sa mémoire eussent reçu la moindre atteinte du temps. Aux Tuileries, elle ne se plaisait que dans la chambre de sa mère; elle s'y entourait des plus chers souvenirs, pauvres reliques de ses parents, retrouvées ou gardées pieusement : le gilet de soie noire et la cravate blanche que portait Louis XVI le jour de sa mort, un bonnet de dentelle porté par la reine, et le dernier ouvrage auquel elle avait travaillé; quelques lambeaux du fichu que le vent arracha des épaules de Madame Elisabeth dans la charrette qui la menait à l'échafaud.

Tous ces chers et précieux débris étaient placés dans une escabelle de bois qui avait servi au petit

dauphin dans sa prison du Temple, et que la duchesse d'Angoulême avait fait mettre dans son oratoire. Tous les ans, aux douloureux anniversaires, le 21 janvier et le 16 octobre, elle s'agenouillait sur ce reliquaire et priait pour la France.

Du reste, elle continuait à vivre au palais des Tuileries avec la même simplicité qu'en exil. Fort matinale, elle s'habillait elle-même, déjeûnait à six heures et entendait une messe tous les jours, souvent dès sept heures du matin, même en hiver. Elle donnait ses audiences de huit à onze heures, puis s'occupait des immenses, des innombrables charités dans lesquelles s'engloutissait une somme de plus de trois cent mille francs, prise sur la plus grande partie de sa dotation personnelle. Elle avait un secrétaire spécialement occupé de distribuer ses bienfaits; généralement elle faisait des dons ne dépassant pas trois cent francs pour les circonstances ordinaires, mais on cite plusieurs occasions où elle donna jusqu'à deux cent mille francs d'un coup pour sauver de la faillite et de la mort des pères de famille qui sans elle n'eussent laissé aux leurs que la ruine, la misère et le déshonneur. Tout cela se faisait sans bruit, dans la discrétion et le silence qui sont les conditions de la véritable charité.

La révolution de 1830 vint encore une fois faire reprendre à la duchesse d'Angoulême le chemin d'un exil qui dura dix-neuf années.

Toujours attachée au sort des vaincus, fidèle à son rôle d'ange consolateur, elle passa d'abord deux années en Écosse, dans le vieux et sombre palais d'Holyrood, aux prises avec une gêne qui touchait à la pauvreté.

En quittant l'Angleterre pour se rendre en Allemagne, la famille royale comprenait, outre ses membres anciens, la jeune duchesse de Berry avec ses deux enfants : Henri de Bourbon comte de Chambord et Mademoiselle, plus tard duchesse de Parme. Les exilés errèrent en Bohême, à Prague, à Kirchberg, à Goritz, où deux morts, celle de Charles X et celle du duc d'Angoulême, vinrent encore assombrir la vie de Marie-Thérèse, rétrécir le cercle de ses affections. Enfin, elle s'établit définitivement à Froshdorff, étape dernière où elle devait terminer une vie qui comptait quarante années passées dans les tristesses de l'exil.

Mais quatre ans après la perte de son oncle et de son mari, une nouvelle secousse vint encore troubler cette existence si agitée, en la menaçant dans ses plus chères affections. Tout ce que son cœur gardait de tendresse et d'espoir, elle l'avait reporté sur ses neveux, Henri de France et sa sœur; aussi quand une chute de cheval, très dangereuse, mit en danger la vie du jeune prince, Marie-Thérèse sentit pour la première fois fléchir son courage et sa force. Heureusement le prince guérit, mais, comme on le sait, il resta toute sa vie légèrement boiteux.

A Froshdorff, on n'appelait pas la fille de



Louis XVI autrement que la *Reine* ; royauté sacrée par le malheur et l'infortune, dont parle en ces termes un voyageur, M. Merle, admis à lui présenter ses hommages, quatorze années après son départ de France.

« Je vis venir à moi une femme à la démarche grave et solennelle, enveloppée de sévères vêtements de veuve, et dont la figure imposante portait de profondes traces de soucis et de douleurs... »

Marie-Thérèse accueillait toujours avec une grande bienveillance les visiteurs venant de France, et toujours elle parlait de son pays avec un intérêt des plus vifs, laissant voir son immense regret d'en être exilée.

Deux événements de famille vinrent jeter encore un pauvre rayon de bonheur sur son âme flétrie et douloureuse : le mariage de Mademoiselle Louise de France avec le prince héritier de Lucques, issu comme elle de race royale et de la maison de Bourbon. En mariant cette nièce chérie, cette gracieuse jeune fille qu'elle adorait, il fallait encore accepter le chagrin de la séparation, tant il est vrai que jamais la fille de Louis XVI ne put jouir d'un bonheur sans qu'il fût doublé d'une peine.

Un an plus tard, ce fut le comte de Chambord dont on célébra l'union avec la princesse Marie-Thérèse de Modène ; ce deuxième mariage était également tout à fait agréable à Madame la duchesse d'Angoulême ; sa nouvelle nièce descendait aussi de Marie-Thérèse la Grande, mère de Marie-Antoinette et dont elle se trouvait la petite-nièce. Cette union apportait au jeune prince une compagne accomplie et une très grande fortune.

De ce moment, Madame goûta près de « ses enfants » ainsi qu'elle appelait son neveu et sa jeune femme, quelques années, — ses dernières, — d'une vie aussi calme, aussi heureuse qu'il lui était possible, après tant de secousses.

Les affections de famille, la piété, l'exercice de la charité remplissaient ses journées. Lorsqu'elle apprit la Révolution de février 1848, par laquelle Louis-Philippe devenait à son tour un banni, elle n'eut que des paroles de bonté, et plaignit sincèrement la famille d'Orléans.

A Froshdorff, elle vivait sans le moindre luxe, dans la plus entière simplicité. M. Charles Didier, un des derniers voyageurs français qui aient vu Marie-Thérèse, en 1848, en parle en ces termes :

« Elle n'a dans sa chambre à coucher, dont

l'austérité est presque monacale, que des objets propres à lui rappeler les scènes tragiques de sa première jeunesse, les portraits de son père, de sa mère, de l'amie de sa mère, la princesse de Lamballe ; et près de son lit, qui n'a pas même de rideaux, un prie-Dieu tout rempli de reliques sacrées pour elle : la veste noire que son père portait en allant à l'échafaud, la coiffe de dentelle que sa mère dut raccommoquer de ses propres mains pour aller au tribunal révolutionnaire. Seule, elle a la clé de ces tristes dépouilles, et une fois dans l'année, le 21 janvier, elle les sort du reliquaire qui les renferme, et s'en entoure, afin de vivre plus étroitement avec les morts chéris qui les ont portées. Ce jour-là, elle ensevelit ses pleurs dans une retraite absolue, elle sanctifie le sanglant anniversaire par la solitude et la prière... On pourrait croire qu'après avoir tant souffert en France et par les Français, elle a dû prendre en aversion le pays et les habitants ; il n'en est rien : phénomène étrange, plus elle a souffert en France et par la France, plus elle s'est attachée à elle... Cette princesse est certainement la figure historique la plus pathétique, la plus saisissante de l'Europe... »

En effet, rien, jamais, ne détruisit son ardent patriotisme, et rien ne put vaincre l'amour obstiné qu'elle garda pour son pays.

Ce fut dans ces inébranlables sentiments, conservant toujours intacts les douloureux souvenirs des siens, enveloppés dans la plus profonde piété, que mourut Marie-Thérèse de France, au château de Froshdorff, le 19 octobre 1851, à l'âge de soixante-treize ans, entourée des soins et de l'affection de ses enfants d'adoption, le comte et la comtesse de Chambord.

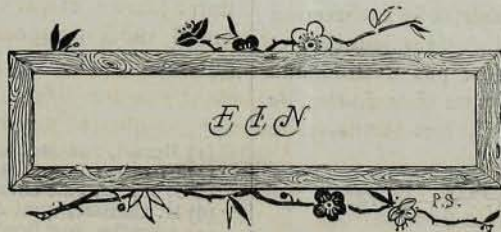
Son testament fut encore un acte de pardon, de piété : elle y disait :

« Je prie Dieu de répandre ses bénédictions sur la France que j'ai toujours aimée, au milieu même de mes plus amères afflictions... »

Ainsi termina sa triste vie la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, laissant avec l'exemple des plus hautes vertus, celui d'une destinée douloureuse et tragique héroïquement supportée (1).

PIERRE DE GAMOND

(1) Beaucoup de détails figurant dans cette étude ont été puisés dans l'excellent livre de M. Alfred Nettement : *Vie de Marie-Thérèse de France* ; Lecoq fils et C<sup>e</sup>, éditeurs.







## BIBLIOGRAPHIE



Un beau livre que Mgr BAUNARD vient de consacrer à *La Vénérable Louise Legras* (1), fondatrice des Filles de la Charité, est à la fois une étude historique des plus intéressantes et une admirable étude d'âme. Cette vaillante collaboratrice de Saint-Vincent-de-Paul a tenu dans son temps une place importante; elle a accompli, au milieu des misères de la guerre civile, de vrais miracles de charité; elle a eu pour associées des femmes de bien, peu connues, dont, autour d'elle, l'auteur groupe les portraits finement dessinés. En voyant, il y a quelques semaines, défiler, pour leur unique sortie de l'année, les huit cents novices revenant de vénérer, à la chapelle des Lazaristes, les reliques de leur Père Saint Vincent, ma pensée se reportait à cette « femme forte », et toutes nos lectrices gagneront comme moi à méditer sa vie, germe d'un ordre dont les développements ont été si remarquables et l'œuvre si bienfaisante. *Les Souvenirs de Betsy Balcombe* (2) pourraient s'intituler : « Napoléon vu par une enfant ». L'auteur de ce curieux journal, retrouvé et traduit par A. Legras, était la fille d'un agent anglais à Saint-Hélène, chez qui l'empereur habita au début. Il aimait les enfants, et la fillette, vive et gaie, fut pour lui un jouet amusant dans sa triste captivité. Les incidents intimes gardés par cette jeune mémoire ont une saveur spéciale et ajoutent leur note admirative aux nombreux écrits sur cette figure complexe, si diversement jugée.

*Mariage de raison*, par P. CLÉSIO (3), est un spirituel roman très vrai dans les détails que liront avec fruit les jeunes filles d'âge à songer au mariage; elles y trouveront une héroïne choisie dans une condition moyenne, sachant prendre sensément l'existence, et rencontrer le bonheur cru impossible dans cette destinée modeste. *La Forêt d'Argent*, par A. DU PRADEIX (4), nous transporte, au contraire, en plein élément romanesque, comme cette forêt d'arbres tous blancs, qui encadre le drame, attachant malgré nombre d'invéraisemblances. C'est au prix d'épreuves poignantes que les deux héros arrivent à s'unir, à la satisfaction du lecteur qui subit l'attrait de leur jeunesse et de leur droiture. Ce livre n'est pas destiné aux très jeunes filles, non plus que *Les Luites de Marguerite*, par PAUL GUÉ (5), fort bonne étude

d'une douloureuse vie de jeune femme, qui devrait montrer combien il est important de ne pas confondre la faiblesse avec l'abnégation, seul et grave défaut de l'héroïne, en dépit des mérites dont l'auteur l'a dotée.

*Dernier Travail, Derniers Souvenirs*, par LEGOUVÉ (1), renferme des conférences littéraires faites à l'École de Sèvres. C'est un charme d'étudier sous un pareil maître, Corneille et Molière, Victor Hugo. M. LEGOUVÉ dit « qu'il a cherché à mettre un peu d'imagination dans la pédagogie; » les points de vue nouveaux, les anecdotes inédites abondent. Souhaitons que ce ne soit pas le *dernier travail* de ce brillant écrivain, toujours jeune malgré les années.

Voici, maintenant, une série de romans que ces mères pourront, en toute sécurité, donner à nos abonnées de seize à vingt ans, qui nous réclament si souvent des ouvrages « qu'elles puissent lire », *Ma Sœur Thérèse*, par P. PERRAULT (2), déjà paru en livre d'étrenne, est la charmante histoire d'une famille d'enfants, dont une sœur aînée se fait la protectrice dévouée; très gai et amusant, ce livre peut convenir même à quatorze ans. *Bistouri*, par A. MÉLANDRI (3), véritable drame, débute d'une façon ingénieuse et saisissante, que ne dément pas la suite du récit où triomphe la finesse d'un jeune policier français. *Le Balcon des Sorcières*, par G. TOUDOUZE (4), est une œuvre vécue parmi les pêcheurs de Bretagne, dont elle retrace la vie rude et pittoresque, avec un rare charme de poésie, suivant, de l'enfance à la jeunesse, l'idylle d'un petit mousse et d'une fillette de la mystérieuse et légendaire île de Sein. *Amour d'Antan*, par CHAMPOL (5), délicate nouvelle où le secret lointain d'une vieille fille, chevaleresquement défendu par un jeune homme pauvre, lui apportera le bonheur, s'accompagne de quelques autres récits non moins gracieux et fins. *Le Portrait de la Chambre rouge*, par P. D'AULNAY (6), rattache, à un dramatique épisode de la guerre vendéenne, l'histoire d'une famille à notre époque actuelle. Enfin, il nous suffira d'indiquer *La Marquise Sabine*, par Mlle ARGUEPERSE (7), ce délicieux roman si apprécié dans notre journal et qui vient de prendre place, avec grand succès, auprès des autres œuvres de cet auteur très aimé des jeunes filles.

A. CHEVALIER.

(1) Poussielgue, rue Cassette : 5 francs.

(2) Plon, rue Garancière : 3 fr. 50. — (3) *Id.*

(4) Calmann Lévy, rue Auber : 3 fr. 50.

(5) Ollendorf, rue Richelieu : 3 fr. 50.

(1) Hetzel, rue Jacob : 3 francs. — (2) *Id.*

(3) Firmin Didot, rue Jacob : 2 fr. 50.

(4-5) Mame, éd., chez Carré, rue Bonaparte : 3 fr. ch.

(6) H. Gautier, quai des Grands-Augustins : 3 francs.

(7) Lecoffre, rue Bonaparte : 2 fr. 50.

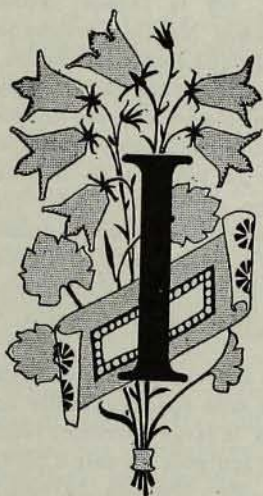




## PIERRE DE TOUCHE

SUITE

XV



Il y avait dans le train une dame âgée qui promit à Guillemette de prendre Marcia sous sa protection. D'ailleurs, ce rôle ne fut pas difficile à remplir : la pauvre fille s'enfonça dans son coin, abaissa sur son visage un pan de sa mantille, et resta si tranquille que sa compagne la crut endormie.

Non, elle ne dormait pas. Le cœur dévoré d'une affreuse angoisse, elle voyait fuir dans la

nuit les masses sombres des arbres, les villages silencieux, les gares bruyantes. Elle ne pouvait pas pleurer, et, d'ailleurs, elle ne l'aurait pas voulu. Il ne fallait pas l'émouvoir, lui, le pauvre malade...

De temps en temps, un frisson la secouait, quand elle se figurait l'oncle Jean, si actif, si robuste, couché sur son lit, impuissant, immobile, inconscient peut-être. Ne le reverrait-elle plus jamais tel qu'elle l'avait laissé ? Sa vie se traînerait-elle, faible et souffrante, comme celle de l'infirme qu'elle venait de quitter ? Du moins, comme l'avait dit M. Belde, il avait de tendres affections pour prendre soin de lui et se réjouir de le conserver à n'importe quel prix. On arriverait, à force de tendresse, à lui faire trouver la vie douce...

Il est cinq heures du matin. Le ciel se teinte de nuances roses. Une lumière plus vive enveloppe le paysage ; la rosée blanchit le gazon, et, encore une fois, le train s'arrête.

Elle balbutie un remerciement à sa compagne et descend, toute glacée. La voiture l'attend, la vieille victoria, remplie de couvertures ; elle la voit à travers les vitres, tandis que l'employé, presque endormi, reçoit les billets... Le docteur Rouville est là, sa figure rouge à demi-cachée dans son col relevé.

— Docteur !...

Elle éprouve un désir intolérable d'entendre dire qu'il y a du mieux, si intolérable qu'elle ne peut supporter l'idée d'une autre réponse, et que sa voix s'arrête tout à coup.

— J'avais calculé que vous pouviez prendre ce train... Montez vite, mon enfant...

— Mais... lui?...

Le docteur feint de ne pas l'entendre. Même alors, la pire des solutions n'apparaît pas à la jeune fille.

— Il... il est plus mal ?

Le vieux médecin arrange la couverture sur elle, et fait signe au cocher.

— Oui, plus mal.

Il semble à Marcia que son cœur va cesser de battre... O jeunesse ! on parle de tes joies ! Quel autre âge a plus que toi la puissance intense de souffrir !... Tu oublies vite, c'est vrai... sans cela, tu succomberais sous tes propres tressaillements..

On dirait qu'elle s'enfonce dans quelque abîme toujours plus sombre, et que, maintenant, rien ne pourra plus l'étonner. Cependant, elle ne pense pas encore que tout peut être fini. Elle se sent envahie par une sorte de calme désespéré, et s'étonne elle-même de parler tranquillement.

— Vous n'espérez plus ?

Est-ce sa voix qui a dit posément, distinctement, ces paroles cruelles ?

— Non, mon enfant, je n'espère plus...

Elle courbe un instant la tête, comme sous un fardeau de plus en plus lourd, puis tous deux gardent le silence.

Le soleil se lève, et le ciel, tout autour, est comme strié de traits de lumière, jusqu'au moment où une nappe d'or se répand sur les nuées, absorbant tout dans sa splendeur. C'est une glorieuse journée qui s'annonce, une de ces journées d'automne, qui dépassent en beauté les magnificences de l'été. Dans les arbres, encore touffus, des touches d'or et de pourpre relèvent la sombre teinte verte du feuillage. Ça et là, le trèfle incarnat perce les rudes tiges du chaume demeuré dans les champs ; les prairies se sont revêtues d'un nouveau manteau vert tendre ; la rivière, claire et froide, coule rapide entre les saules, et tout cela s'irradie, de moment en moment, de clartés toujours plus resplendissantes.



Se peut-il qu'avec une douleur si vive, on puisse être sensible aux beautés de ce radieux matin ? Mais presque aussitôt, Marcia songe que *lui* ne les verra plus, et un trait acéré s'enfonce dans son cœur.

Elle tourne vers son compagnon son visage presque hagard.

— Il a encore... de la connaissance ?

— Non...

Comme il répond brièvement ! C'est qu'il est affligé, lui aussi, lui, pauvre médecin impuissant qui n'a pu guérir son ami.

— Dites-moi comment tout s'est passé.

— C'était hier, à midi. Il a reçu une mauvaise nouvelle par le courrier, pendant son déjeuner. Il a eu une congestion cérébrale, et n'a pas repris connaissance.

— Et cette nouvelle ?... Oh ! qu'est-ce qui a pu le briser ainsi ? Un deuil ?... Docteur, un des enfants ?

Et elle saisit son bras avec un surcroît de terreur.

— Non, pas un deuil, une perte d'argent considérable.

La main de Marcia retombe, et elle essaie de surmonter sa stupeur. Lui, l'oncle Jean, si courageux, si énergique, succomber à une perte d'argent !...

Le docteur lit ses pensées sur son front.

— Vous ne savez pas, dit-il, ce qu'est la sollicitude d'un père pour ses enfants, et la douleur de les voir appauvris !...

Et il se tait brusquement.

Voici l'avenue... Les feuilles des hêtres ont commencé à tomber, il y a un léger tapis d'or fauve sur le sol sillonné d'ornières.

— Arrêtez ! dit le vieillard, touchant l'épaule du cocher. Descendez avec moi, mon enfant, et marchons un peu...

— Oh ! non, chaque seconde m'est une torture, laissez-moi arriver vite !

— Il faut que je vous parle...

Oh ! se peut-il que la jeunesse soit si rebelle à croire au malheur !...

— Non, hâtons-nous, vous pouvez encore, peut-être, soulager ses dernières heures...

Le docteur prend sa main.

— Il n'a plus besoin de moi, dit-il d'une voix émue. Marcia, mon enfant, soyez courageuse, c'est sur vous que je compte, si jeune que vous soyez... La pauvre veuve est brisée...

Elle frissonne affreusement... Cette fois, elle a touché le fond de l'abîme. Elle cède à un moment de stupeur, mais revient à elle en entendant le docteur parler de nouveau :

— De grâce, soyez forte, tout va reposer sur vous !

Et elle se relève... Est-ce elle ou une autre Marcia qui a un cœur engourdi, insensible, qui sait son oncle, son ami mort, qui ne trouve pas

une larme, et qui n'est plus mue que par une pensée presque machinale :

— Forte... il faut que je sois forte, tout va reposer sur moi...

Le vieux docteur la regarde avec inquiétude. Mais elle lève la tête ; il voit ses yeux sans larmes, ses lèvres qui se serrent dans un effort de volonté, et, si douloureux que soit ce spectacle, il se sent rassuré, car il touche de nouveau le bras du cocher :

— A la maison, vite, maintenant.

Sa maison ! Elle apparaît dans la gloire et le charme de sa parure d'automne, avec un pan de vigne vierge rouge comme du feu enveloppant le pignon, et toute brodée, sur la façade, d'une seconde floraison de glycine. Marcia éprouve je ne sais quelle surprise de ce que rien n'est changé. Le grand noyer incline ses branches chargées de fruits sur le puits près duquel une servante tire de l'eau avec un bruit de poulie grinçante ; la meule de foin dépasse toujours le mur, et la fraîche brise du matin lui dérobe des brins dorés ; les vaches mugissent dans leur étable, étonnées qu'on ne les mène pas encore à leur pâture. Et tout ce mouvement, cette gaieté, cette vie répandue partout, cette beauté animée de son riant domaine, il ne les verra plus...

Le cœur de Marcia bat à coups précipités. Elle passe sous le porche, et une rose s'effeuille en frôlant son épaule... Dans le large corridor, voici sa canne favorite, qu'il a sculptée un soir d'hiver en forme de tête de bull... Son chapeau de paille est suspendu à la patère... Tout semble l'attendre ; il a passé là hier, et il ne passera plus qu'une fois ce seuil... une fois, pour jamais...

Elle va monter, le docteur l'arrête et lui montre silencieusement la porte du salon. Alors, elle s'appuie un instant, défaillante, avant d'affronter ce spectacle funèbre...

Deux fois seulement elle s'est trouvée au couvent en présence de la mort. Elle a vu, entourée de lis et de roses blanches, une petite élève vêtue de son costume de première communion, — semblant dormir, souriante, pareille à une fleur coupée et fraîche encore... L'autre fois, c'était une vieille religieuse, calme et solennelle, avec une figure d'ivoire jauni, se reposant d'une vie pleine d'œuvres, et portant sur ses traits figés dans une paix surhumaine comme le reflet des joies entrevues à la dernière heure. Marcia avait ressenti une émotion plutôt douce : aucun lien particulièrement tendre, d'ailleurs, ne se brisait en elle, ni pour la vieille religieuse, ni pour l'enfant. Mais maintenant !...

Le docteur pousse la porte. Les volets sont à demi-clos, et deux cierges tremblent dans l'obscurité presque complète. Leur lumière jaune et vacillante éclairent le visage de celui qu'elle a tant aimé.

Les battements de son cœur se calment. L'es-



père de terreur qu'elle se haïssait de ressentir se dissipe soudain... Il est à peine pâli, si tranquille, si beau ; seulement, quelque chose de majestueux qu'elle n'avait jamais vu sur son visage souriant cause à Marcia une impression étrange, et lui inspire un respect soudain pour cette dépouille d'une âme immortelle.

Elle s'avance, et le bruit léger de ses pas éveille tout à coup un sanglot dans l'ombre ; elle n'avait vu personne de ceux qui priaient près du lit. Mais Lucie se dresse devant elle... Elle n'a pas encore revêtu la triste livrée de son veuvage... Tout a été si horriblement soudain ! D'ailleurs, depuis la veille, on n'a pu l'arracher de cette place, et elle porte encore le peignoir de laine ponceau qu'elle gardait toujours pour déjeuner, dans la liberté de leur simple vie de campagne.

Cette couleur éclatante, tranchant sur la pâleur spectrale de son visage, est singulièrement tragique... Elle laisse échapper un gémissement et court à Marcia les bras ouverts, — oh ! pas pour la recevoir sur sa poitrine et la soutenir, mais dans un élan d'abandon et d'effroi, pour se jeter à son cou, et poser sa tête sur l'épaule de la jeune fille, comme si elle lui demandait de la protéger.

Et Marcia sentit à ce moment même, nettement, clairement, que les rôles étaient intervertis, et que cette infortunée avait perdu toute sa force en perdant celui qui était son appui.

Elle embrassa longuement Lucie, puis prit son bras et marcha vers le lit.

Ses yeux demeurèrent longtemps attachés sur cette belle et calme figure ; alors, tenant toujours la main de Lucie, qui s'était inclinée jusqu'à poser sur la couverture sa chevelure en désordre, et qui était secouée de sanglots convulsifs, elle ferma les yeux, et essaya de penser à cet autre monde où ceux qui s'aiment peuvent se retrouver un jour.

Il lui sembla qu'elle se rapprochait vraiment de l'âme immortelle qui avait rompu ses liens, et que cette âme lui traçait encore son devoir. Elle lui parla, bien que ses lèvres demeurassent closes, sûre d'être entendue et écoutée. Elle la pria de lui obtenir la force, et aussi la lumière, pour distinguer le sentier qu'elle voyait confusément s'ouvrir devant elle. Enfin, se relevant, elle baisa religieusement ce front d'ivoire, réprimant le tressaillement que lui causait le froid glacial contre ses lèvres, et elle entraîna Lucie dans la pièce voisine.

— Non, Marcia, je veux rester...

— Nous reviendrons tout à l'heure... Chérie, moi non plus, je ne voudrais pas perdre ces tristes et précieuses heures... Il faut que tu me dises tout...

Elles s'assirent dans cette salle à manger qui avait retenti des conversations animées, des rires joyeux, et Lucie frissonna en regardant autour d'elle.

— C'est ici qu'il est...

Le mot terrible ne put passer ses lèvres.

— Oh ! Marcia, demande à Dieu que je meure aussi ! Je suis sans force, vois-tu, il était tout pour moi, ma tendresse, mon bonheur, mon courage, ma vertu !

— Il le sera encore... Oh ! Lucie, il t'aidera à vivre, à être tout pour ses chéris qu'il a laissés !

— Oui, oui, les enfants !

Elle pleura encore, mais plus doucement.

— Quand ils seront éveillés, j'aurai plus de courage... René comprend si bien, et Bébé même n'a pas peur, et baise sa pauvre main froide !

Tout à coup, elle tressaillit.

— Marcia, tu ne sais pas tout... Les enfants... que deviendront-ils ? C'est une catastrophe, c'est une ruine subite qui a causé l'horrible malheur...

— Mais tout n'est pas perdu ?

— Je crains que si... Ma dot... Et puis autre chose encore... Pauvre ami ! Oh ! il ne faut pas que personne le blâme ! Il croyait bien faire...

— Le blâmer ! répéta vivement Marcia, oh ! non sans doute ! J'ai ma petite fortune, chérie, et nous vivrons encore tous ici, tu verras !

— Nous ne pourrions rester ici...

— Je ne te quitterai pas, Lucie, nous serons deux pour le pleurer, l'aimer encore, parler de lui et élever les enfants...

— Tu ferais cela !... Oh ! oui, oui, Marcia, reste, sans toi, que ferais-je !

Elle avait de nouveau appuyé sa tête sur l'épaule de la jeune fille. Tout à coup, elle se redressa et passa la main sur son front, comme pour rappeler une idée à demi-évanouie.

— Que dis-je, Marcia ! Il me semble que tout s'est effondré, et que des siècles se sont écoulés depuis hier... Mais la vie existe encore pour d'autres... Tu auras ta part de bonheur, toi, et Luc viendra bientôt t'emmener...

Marcia posa doucement et longuement ses lèvres sur le front de la jeune femme.

— Si j'avais eu le temps de te répondre, dit-elle, tu saurais que je ne puis aimer le pauvre Luc comme il m'aime... Non, Lucie, je ne serai pas sa femme...

— Oh ! je ne puis consentir, je ne veux pas que tu te sacrifies !

— Je ne me sacrifie pas en refusant d'épouser Luc, dit Marcia lentement.

Elle disait vrai alors, mais elle se reprochait de sentir son cœur déchiré, même en dehors de l'autre affreuse blessure, en disant qu'elle ne se marierait pas, et en sacrifiant l'autre amour, celui que Lucie ne soupçonnait pas, et qui devait rester le secret de sa jeune vie.

## XVI

Pendant les heures qui suivirent, Marcia vécut dans une sorte d'étourdissement douloureux. Tout



reposait sur elle, comme l'avait dit le docteur, tous venaient à elle, et Lucie étant retombée dans la prostration dont l'arrivée de la jeune fille l'avait sortie un moment, elle dut prendre toutes les décisions et s'occuper de tous les détails.

Chose singulière, au milieu de cette espèce de tourbillon funèbre, elle sentait se développer en elle une lucidité parfaite. Elle songea à tout. Elle envoya des télégrammes aux proches parents, elle s'occupa du deuil de Lucie et des enfants, elle régla les funérailles, et commanda même le repas que les usages et les nécessités de la campagne obligeaient Lucie à offrir aux personnes venues pour les obsèques.

Il est superflu de dire que tout cela était nouveau pour elle, et que chacun des ordres qu'elle donnait pour des objets si douloureux froissait son cœur et lui causait une insupportable souffrance. Le docteur Rouville et le curé l'avaient assistée; elle s'était même un peu étonnée en voyant la note de simplicité et même de médiocrité qu'ils s'étaient efforcés de maintenir. Elle n'avait pas oublié les enfants. Après avoir surveillé leur toilette, prié avec eux, consolé le désespoir bruyant du petit Georges et le chagrin plus tranquille, mais plus profond de René, elle aspirait à retourner près de la dépouille chérie qu'elle avait si peu de temps à contempler, lorsque le notaire de Morgères lui fit demander un entretien.

La salle à manger avait pris un aspect bien différent de celui qu'elle avait jadis. Le couvert était mis à l'un des bouts de la table, et à l'autre extrémité, le docteur et le curé écrivaient des adresses sur les billets de part.

Le notaire était, lui aussi, un vieil ami. Il serra avec une émotion vraie la main que Marcia lui tendait sans pouvoir dire une parole, puis regarda le prêtre, comme pour l'interroger.

— Mon enfant, dit l'abbé, passant une main tremblante sur son front soudain devenu moite, nous avons pensé, nous trois, vos amis sincères, qu'il valait mieux vous entretenir tout de suite de la situation de votre tante et de la vôtre. L'énergie que vous avez montrée depuis ce matin nous inspire la confiance que vous serez assez forte pour supporter la vérité, et Dieu vous donnera le courage de vous résigner à toutes les épreuves qu'il vous envoie...

Marcia eut un sourire tremblant.

— Après ce que j'ai enduré depuis hier, dit-elle, on peut tout supporter, tout entendre...

Et elle se reprocha encore de songer, en présence de la mort, à cet autre brisement qu'elle avait opéré dans son cœur de ses propres mains.

— Lucie est ruinée, je le sais, reprit-elle. Pourra-t-elle garder le Chêne-Vert? Il me semble qu'en louant les champs, nous y vivrons à peu de frais... Et puis, tout y est si plein de lui !...

Les trois hommes se regardèrent.

— M<sup>me</sup> de Laubly ne pourra pas garder le

Chêne-Vert, dit le notaire en soupirant; il est hypothéqué, et il serait impossible qu'elle payât les intérêts.

— Vous aviez raison, monsieur le curé, dit Marcia se tournant vers le prêtre. Il y a des épreuves dans l'épreuve, et je regretterai profondément de quitter cette maison. Mais on se résigne à tout avec l'aide de Dieu... Naturellement, je demeurerai avec Lucie, et ce que je possède, si peu que ce soit, l'aidera toujours à vivre... Que lui restera-t-il ?

Le docteur se leva brusquement et alla vers la fenêtre, semblant regarder obstinément un point de l'avenue. Le curé prit la main de Marcia.

— On ne vous a pas tout dit, mon enfant. Faites appel à tout ce que vous avez de foi, d'une part, et de l'autre, à toute votre tendresse, à toute votre indulgence pour celui qui a été imprudent, malheureux, mais qui ne désire que votre bonheur et votre bien-être...

Il y eut un silence, pendant lequel Marcia regarda alternativement le prêtre et le notaire. Elle comprit tout.

— Ce que j'avais est perdu aussi ? dit-elle avec calme. Oh ! non, je ne peux pas blâmer mon cher oncle. Alors, que reste-t-il à la pauvre Lucie ?

Le docteur Rouville se retourna brusquement et vint s'arrêter devant elle.

— Vous avez un grand cœur et une noble nature ! dit-il avec émotion.

— Il faut vous expliquer comment tout s'est passé, reprit M<sup>e</sup> Le Tixier, qui était bien près de laisser couler une larme. Laubly avait retrouvé, il y a deux ou trois ans, un ami de collège, lancé dans la finance, et à la tête d'une foule d'entreprises dont quelques-unes avaient rapporté beaucoup d'argent. Laubly vivait à grand-peine sur ses terres, consacrant, chaque année, les revenus de la dot de sa femme à payer les intérêts des hypothèques dont il grevait le Chêne-Vert. Je lui conseillais, moi, de louer la ferme, de ne garder que la maison, et de s'imposer un système sévère d'économie qui, avec le temps, lui permit de remettre ses affaires en ordre. Mais il tenait à son exploitation; puis il était généreux, donnant, prêtant, exerçant l'hospitalité, et s'enfonçant chaque année davantage dans l'abîme des dettes. Comme il commençait à s'inquiéter, son ami lui offrit de placer des fonds dans l'une de ses compagnies. Malgré mes observations, il engagea la dot de M<sup>me</sup> de Laubly. Malheureusement pour lui, les deux premiers semestres lui rapportèrent des bénéfices exorbitants, et il crut servir vos intérêts en déplaçant vos fonds pour les jeter dans le même gouffre... Si vous étiez plus experte en affaires, ajouta le vieillard avec un faible essai pour sourire, je vous expliquerais ce qui peut tout d'abord paraître invraisemblable dans ce fait d'un tuteur déplaçant les fonds de sa pupille et en faisant, sans contrôle, un emploi imprudent. Le



fait est que votre conseil de famille, composé de parents indifférents et incapables, laissait à votre oncle une initiative absolue.

— Peu important les détails, dit Marcia avec douceur. Il a cru bien faire. Tout est perdu ?

— Il vous reste une somme de quinze mille francs, et à M<sup>me</sup> de Laubly ce que produira la vente du Chêne-Vert, une fois les hypothèques remboursées.

— Et cela peut monter à combien ?

Le notaire soupira.

— Si la propriété est très bien vendue, dit-il, peut-être en retirera-t-on trente-cinq ou quarante mille francs... En faisant rentrer quelques sommes dues, on peut, en mettant les choses au mieux, évaluer vos revenus réunis à deux mille ou deux mille cinq cents francs.

— Deux mille francs !...

Pauvre Marcia ! Elle était bien inexpérimentée en matière d'argent ; elle n'avait fait, jusqu'à présent, que planer sur les détails de la vie pratique. Mais l'insuffisance de cette somme ne pouvait manquer de la saisir.

— Eh ! bien, dit-elle très doucement, je travaillerai...

Que pouvait-on lui répondre ? Si jeune, si délicate qu'elle fût, il fallait bien, en effet, qu'elle se livrât à un travail quelconque.

De ce moment, elle parut plus forte encore, et instinctivement, plus que jamais, chacun alla vers elle.

Il est superflu de décrire les scènes cruelles qui, hélas ! accompagnent partout la mort ; le moment où Lucie revêtit la robe noire qu'elle ne devait plus quitter ; l'instant, plus affreux encore, où le beau visage tranquille de M. de Laubly fut à jamais caché aux yeux de ceux qui l'aimaient ; les heures lourdes pendant lesquelles on veilla près de son cercueil, dans le salon transformé en chapelle où les paysans défilaient pieusement, leur chapelet à la main.

A présent, la fin est venue. Lucie, à demi-morte, a été portée sur son lit, sous la garde d'une vieille cousine et de M. Rouville. Une foule en deuil remplit la cour, et les surplis blancs des prêtres apparaissent dans l'avenue. Les porteurs au pas lourd arrivent, — non pas des inconnus, des salariés, mais ses fermiers, ceux qui l'appelaient *le maître*, ou, plus familièrement « monsieur Jean », comme au temps où ils l'avaient connu jeune garçon, cherchant des nids avec eux. Le cercueil, couvert de fleurs, traverse une dernière fois la cour... Toutes les plates-bandes ont été dévastées, pas une fleur aux tons joyeux ne brille dans la verdure...

Et il franchit le seuil... Oh ! quel instant, pendant que le chant du *Miserere*, douloureux comme une plainte, pénètre jusqu'au cœur de Marcia...

Pas de proches parents... Beaucoup de cousins éloignés, d'amis sympathiques... Marcia laisse

passer la longue file des hommes, puis s'avance, tenant la main de René et de Georges. Ils serrent ses doigts et sont effrayés. Ils ne comprennent pas bien. Ils ne peuvent réussir à identifier la belle et pâle figure qu'ils ont contemplée avec une admiration mêlée de frayeur, avec ce long cercueil drapé de noir.

Pour Marcia, c'est comme un rêve ; elle a conscience d'être enveloppée d'une atmosphère fantastique, dans laquelle se meuvent des êtres qui n'ont rien de naturel ; elle-même ne se reconnaît pas, elle a les impressions d'une autre, ou plutôt elle n'a pas d'impressions du tout, si ce n'est une douleur sourde au cœur, avec une souffrance plus aiguë ressentie quand les porteurs s'arrêtent un instant, par exemple, ou quand un champ, une barrière, un site lui rappellent plus vivement quelque scène du passé à jamais fini.

A l'église, elle se trouve agenouillée sur la chaise de son oncle, où son nom est inscrit. Tout ce qui faisait partie de ses habitudes, de sa vie est demeuré, et le mouvement, l'action, la routine de l'existence, tout reprendra sans lui...

C'est une grâce du ciel que cette espèce d'impassibilité qui lui permet de se tenir debout, de marcher, de voir, béant, le caveau de famille, de jeter l'eau sainte sur le ceroueil, puis de laisser défiler devant elle tous ceux qui s'inclinent ou lui serrent la main.

Elle est dans un de ces états qui tiennent du rêve autant que de la veille, et où rien ne surprend. Aucun tressaillement ne l'agite lorsque la figure rouge du colonel d'Espranges, avec ses bons yeux clairs tout humides, passe devant ses yeux, tandis qu'il presse ses doigts jusqu'à lui faire mal.

— Je n'ai pu arriver que pendant le service... Luc a été retenu... si désolé...

Elle sent qu'elle peut être encore reconnaissante. Elle l'est envers tous, d'ailleurs, et, quel que soit son ardent besoin de solitude, elle ne trouve pas aussi cruel qu'elle l'avait pensé, après le moment terrible où elle a revu Lucie, de retrouver groupés dans la grande salle à manger ces amis sincères, qui tous ont un regret pour celui qui n'est plus. Elle a demandé au colonel, le plus proche parent de sa tante, de présider la table, et elle s'assied en face de lui, après avoir jeté, dans la grange où les paysans sont réunis autour de longues tables, un regard attentif... Elle a pu se rendre compte, comme si elle avait l'esprit libre, que rien ne manquait à ces braves gens.

Elle ne mange pas, oh ! non, cela, ce serait impossible ; mais elle a laissé placer quelques mets dans son assiette, et elle donne à voix basse à ses voisins les tristes détails qu'ils demandent. Au premier moment, un silence presque absolu règne parmi les convives ; seulement, ce qui est dur, c'est qu'ils ont tous si grand'faim, venus de loin pour la plupart !... Puis, ils causent, tout bas d'abord, ensuite un peu plus haut... Leurs paroles n'at-



teignent jamais un diapason élevé, mais ils s'animent, et arrivent à un bourdonnement presque bruyant. Au commencement, ils ne parlaient que de M. de Laubly, mais, peu à peu, d'autres sujets s'insinuent, puis dominant, et il y a des moments où disparaît complètement le souvenir de celui qui, si peu de jours avant, présidait gaiement cette table.

*Cela*, Marcia ne peut pas le supporter. Presque sans être aperçue, elle se glisse hors de la chambre, et va retrouver la pauvre veuve, qui, bercée entre ses bras et calmée par ses baisers, tombe dans un profond sommeil.

Le courrier du soir apporte à la jeune fille la lettre suivante :

« Les Étangs, 25 septembre 18...

« Ma chère nièce,

« J'ai été peiné d'apprendre le malheur qui vous « est arrivé. Votre lettre me fait comprendre que « la fin soudaine de votre parent est due à un « chagrin, à une catastrophe financière. Je ne « voudrais pas froisser vos sentiments, mais il « m'est difficile de ne pas remarquer que les Lau- « bly sont particulièrement malheureux... ou im- « prudents, en ce qui concerne les affaires d'ar- « gent.

« J'ai une proposition à vous soumettre. Puisque « votre parent n'est plus, et que M<sup>me</sup> de Laubly « n'est votre tante que par alliance, il me semble « convenable que vous veniez chez moi. Je m'oc- « cuperai des démarches nécessaires pour faire « transférer votre tutelle entre mes mains, et j'as- « surerai votre avenir, qui pourrait bien, si je ne « me trompe, se décider sans grand retard.

« Il est inutile d'ajouter, je pense, que j'arran-

« gerai toutes choses de manière que vous ne « subissiez aucun froissement de la part de Julianne.

« Je ne doute pas que la famille de M<sup>me</sup> de « Laubly ne s'occupe d'elle et de ses intérêts; il « me semble que dans quelques jours vous pourrez « la quitter, et me rejoindre ici. Je ne retourne à « Paris qu'au mois de novembre.

« J'ai quelque difficulté à écrire. Il est inutile « d'insister sur le désir très sincère que j'ai de « vous voir. Je ne suis ni aimable, ni affectueux, « aussi je vous dis simplement : venez, vous me « ferez plaisir.

« Votre grand-oncle,

« E. BELDE. »

Ce soir-là même, M<sup>e</sup> Le Tixier eut une conférence avec Marcia, bien que la pauvre fille fût brisée de fatigue. Il lui donna divers conseils pratiques, désirant qu'on l'émancipât, et lui expliquant que cette mesure épargnerait le souci de chercher une nouvelle tutelle.

— C'est ce qui vaut le mieux ! s'écria-t-elle, soulagée d'un grand souci. De la sorte, personne ne saura ce qui me concerne, et ne blâmera le pauvre oncle Jean. Cher monsieur, ajouta-t-elle avec instance, promettez-moi quelque chose... Que Lucie ignore toujours ce qui me concerne... Qu'elle n'ait pas vis-à-vis de moi ce qu'elle appellerait un remords... On peut arranger tout ainsi, n'est-ce pas ?

Le vieux notaire passa son gros doigt rugueux sur ses paupières, soudain humides.

— Oui, cela se peut, dit-il, et que Dieu vous récompense !

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## UN ANNIVERSAIRE

A Mademoiselle M.-Berthe D.

*En vérité déjà seize ans ?  
Chacun s'en étonne, je pense.  
Adieu donc la joyeuse enfance  
Et ses doux loisirs si bruyants !  
Voici la date solennelle ;  
Droite et calme, baissez les yeux,  
Parlez bas d'un ton sérieux...  
— Mes compliments, mademoiselle !*

*Cela va vous coûter un peu  
D'observer la loi du silence,  
Que deviendront la pétulance,  
Le gai babil, l'amour du jeu ?  
Sur votre sœur prenant modèle,  
Il faudra beaucoup réfléchir ;  
Mais vous ne pourrez plus courir...  
— Asseyez-vous, mademoiselle !*

*Votre esprit vif et séduisant,  
Et le charme de votre rire,  
Vous donnaient le droit de tout dire ;  
Vraiment c'était fort amusant !  
Pour voir une Berthe nouvelle,  
On perd l'autre et c'est malheureux...  
— Pendant encore un an ou deux,  
Restez enfant, mademoiselle !*

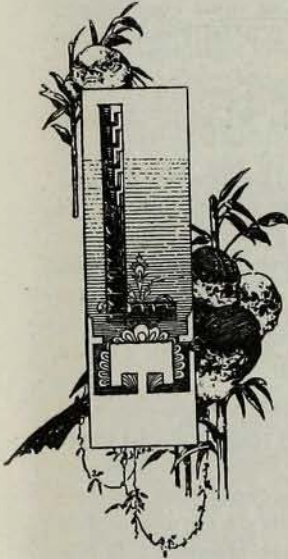
ALEXANDRE PIÉDAGNEL.





## TOUT ARRIVE!

SUITE



A Muse, elle aussi, devait avoir constaté cette absence et elle en était de fort méchante humeur. Quand l'omnibus roula enfin à travers les rues grises et étroites de Granville, elle reprocha, très maussade, à sa mère, de s'être donnée en spectacle.

— Je me suis donnée en spectacle?... Tu crois? fit la pauvre tante Hermine; et interrogeant Michelle d'un air inquiet, elle finit :  
— Y avait-il donc tant de voyageurs pour m'examiner?

— Mais non, tante, rassurez-vous!

— Et personne... de connaissance?...

— Non... Je n'ai remarqué personne.

— Comment peux-tu faire pareille question à Michelle! jeta la Muse bourrue. Tu sais bien qu'elle n'a aucunes relations en France! Et puis, en voyage, à moins qu'elle ne déraile dans une petite gare, elle ne s'occupe que de ses bagages!

— Et de ceux des autres! riposta Georges. C'est elle qui portait le gros sac de maman, en plus du sien et de son manteau... Tandis que toi, tu t'en allais les bras ballants, comme l'officier de Malborough!

— Paix! Georges, paix! gronda Mme Gosseline. Mes enfants, à cette heure, songez seulement que nous allons nous aventurer sur la mer... Je commence à être bien émue et à me sentir le cœur tout endolori... Il fait beaucoup de vent ce matin! Quelle traversée allons-nous avoir!

Et elle eut un regard anxieux vers les gros nuages que le vent apportait sans relâche. L'omnibus roulait maintenant dans le cœur de la ville qui s'éveillait. Une senteur saline imprégnait l'air. On devinait la mer toute proche. La voiture tourna, s'engageant dans une large rue dont les magasins s'ouvraient, et le port apparut avec l'horizon des flots perdus dans un lointain embrumé, ponctués d'écume.

— Allons! murmura la tante Hermine, voilà le moment redoutable qui approche!

Ses yeux, comme ceux de Lucile et même de la Muse, s'attachèrent sur le vapeur qui allait peut-être devenir pour elles un instrument de torture, et avait, à cette heure, l'aspect le plus avenant du monde, sous son léger panache de fumée.

Les voyageurs, déjà, s'y embarquaient, calmes ou agités; les uns, avec la facile insouciance de ceux qui ignorent le mal de mer; les autres, considérant d'un œil désolé l'horizon qui se voilait de nouveau et la houle qui creusait l'eau mouvante de sillons profonds et larges...

La famille Gosseline fit, sur le pont, une entrée sensationnelle, grâce à Georges qui, occupé d'observer une manœuvre, heurta, de toute sa juvénile énergie, un gros monsieur en train de faire charger ses bagages. Le gros monsieur éclata en imprécations et traita de « galopin » le fâcheux qui se rebiffa. Mais Michelle l'entraîna vite et toute la famille, pleine de dignité, passa devant lui, sans prendre garde à ses sourds grognements.

Après force allées et venues pour découvrir la meilleure place, elle finit par se camper au milieu de la passerelle, et Michelle, ayant avec usure rempli son rôle de nièce dévouée, put enfin s'accorder la jouissance d'aller un moment contempler en paix l'immensité frémissante, soulevée par le vent dont la rude caresse rosait son visage, y effaçant toute trace de la fatigue de la nuit... A pleines lèvres, elle aspirait le grand souffle du large, grisée délicieusement d'air et de lumière, sans soupçonner qu'elle évoquait ainsi une charmante image féminine, très fine de silhouette dans le sobre costume d'alpaga noir qu'illuminait la rayonnante clarté des cheveux.

Tout à coup, elle eut un léger sursaut. Près d'elle, une voix d'homme s'élevait dont il lui semblait reconnaître le timbre ferme et chaud... Était-il vraiment possible que la destinée voulût bien réaliser le désir de la tante Hermine?...

Instinctivement, elle se retourna...

Elle ne s'était pas trompée, c'était bien Dorient qui venait de parler derrière elle, lui qui traversait le pont pour atteindre la passerelle et allait passer près d'elle; lui, qui, la reconnaissant soudain, s'arrêtait avec un geste d'étonnement et une exclamation :

— Je ne rêve pas, n'est-ce pas? C'est bien à



mademoiselle Dustal que j'ai l'honneur de présenter mes hommages...

Il paraissait si sincère dans sa surprise, qu'elle en éprouva une sensation très vive de plaisir. Non, il ne soupçonnait rien des machiavéliques projets de la tante Hermine. L'honneur de la famille était sauf, et elle en fut si contente qu'elle sortit un peu de son habituelle réserve et sourit franchement :

— Vous ne rêvez pas du tout ! Nous sommes, comme vous-même, ma tante, mes cousines et moi, en partance pour Jersey !

— Ah ! madame votre tante est là ?

Dans ses yeux brillait l'indéfinissable petite lueur de curiosité amusée.

— Si la chose n'est pas indiscrete, je me permettrai, tout à l'heure, d'aller la saluer...

— Vous la trouverez au cœur même de la passerelle. Elle s'y est installée avec mes cousines, espérant qu'ainsi placées, la traversée leur sera plus facile !

Il se mit à rire :

— Hum ! si elles n'ont pas le cœur... marin, elles doivent être, en effet, quelque peu inquiètes, car nous allons être secoués...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ! Est-ce que cette perspective vous effraie ? Vous semblez pourtant une vaillante !

Et, involontairement, il enveloppait d'un coup d'œil charmé le visage de fleur rose, les larges prunelles brillantes, la forme élégante et souple.

— Je suis très vaillante, en effet, parce que j'ai pu constater plusieurs fois, en des circonstances significatives sur mer, que j'étais à toute épreuve. Il me reste à souhaiter seulement que mes compagnes de route le soient tout autant. Je vais leur annoncer votre visite.

Et elle inclina légèrement la tête avec ce joli mouvement d'une grâce un peu fière qui lui était particulier, prenant congé de Dorient, qui regrettait, en son for intérieur, de voir déjà son audience terminée.

Maintenant, la passerelle était encombrée de voyageurs campés sur leurs pliants qui s'abandonnaient, bon gré mal gré, au balancement du vapeur, prêt à partir. Il frémissait sur l'eau mouvante ; sa cheminée lançait d'épais nuages que le vent balayait ; sa machine grondait, haletante...

Lentement, il s'ébranla, laissant derrière lui la vieille ville enserrée dans ses remparts gris... Puis il s'engagea sur les eaux houleuses dont il creusait les profondeurs, en ondulations larges et rythmées. Et la Muse, en cette minute, eut, dans tout son être, un regret intense de s'être aventurée sur mer ; mais elle n'en dit rien, et lança seulement à Michelle, qui approchait :

— Ai-je rêvé que vous étiez en conférence avec un monsieur ? Je vous prie de croire que je ne me serais pas permis de vous espionner, mais, autour

de nous, on remarquait une jeune dame en noir qui causait avec un élégant gentleman, et, en penchant la tête, il m'a semblé vous reconnaître...

— Et vous ne vous trompiez pas !

Elle s'interrompit une seconde, prenant soudain un plaisir de petite fille à préparer son coup de théâtre :

— J'ai, en effet, échangé quelques paroles avec M. Dorient, que le hasard a amené devant moi.

— Raymond Dorient est à bord !!!

— Oui... Et je pense qu'il va venir vous saluer, car il m'a demandé s'il pouvait le faire sans indiscretion...

— Et vous lui avez dit qu'il le pouvait..

— Je lui ai dit cela, répéta Michelle, souriant malgré elle.

La tante Hermine exultait. La crainte du mal de mer l'avait complètement abandonnée, et la Muse, de même, puisait une nouvelle vaillance dans la perspective évoquée par sa cousine. Seule, la pauvre Lucile demeurait très pâle, mouillant ses lèvres d'eau de mélisse. A peine, elle releva la tête à la joyeuse exclamation de sa mère, un peu plus tard :

— Ah ! cher monsieur, quel heureux hasard ! Combien je suis ravie de vous retrouver ! Et avez-vous des nouvelles de cette chère M<sup>me</sup> Brice et de la petite Mad ? J'ai été si occupée tous ces derniers jours par mes préparatifs de voyage que je n'ai pu retourner les voir. Cher monsieur, je n'ai nul besoin, n'est-il pas vrai, de vous présenter à ma fille Sylvanie, notre poétesse...

— J'ai déjà eu l'honneur de rencontrer mademoiselle à la *Librairie moderne*.

— Je ne l'ai pas oublié non plus... Vous avez bien voulu apprécier mes œuvres avec un sentiment de leur valeur esthétique auquel j'ai été infiniment sensible.

En la sincérité de son âme, Dorient ne se souvenait pas du tout d'avoir rien fait pour mériter pareil remerciement, mais il ne broncha pas, sachant déjà à qui il avait à faire, et il se contenta d'interroger courtoisement.

— Préparez-vous quelque chose de nouveau, mademoiselle, et allons-nous vous lire à l'automne ?

— Je compte achever, à Jersey, un poème symbolique qui sera d'un effet puissant, sous ce titre : *L'Ame de la Mer !* ..... Je trouve que...

Elle se lançait dans une de ces dissertations prétentieuses dont elle était coutumière, et qui pouvaient tout juste intéresser à titre de curiosité tous ceux qui en étaient victimes pour la première fois. Michelle écarta un peu son pliant, et se trouva auprès de Georges, qui, dans l'exubérance de sa joie, se mit à lui faire part, en un style pittoresque, de ses impressions de voyage. Elle l'entendait à peine, l'oreille distraite par les sonorités d'une voix chaude imperceptiblement railleuse, qui s'élevait, alternant avec celle de la



Muse. Comme la tante Hermine devait être ravie de cette conversation qu'elle considérait sans doute comme un acheminement vers son but... Mais, lui, comment se prêtait-il ainsi à donner la réplique aux considérations amphigouriques de Sylvanie, car il était impossible qu'elles pussent charmer un homme comme lui...

Alors, quoi?... Sans doute, il s'amusait à observer la Muse comme il se plaisait à disséquer la personne morale de toutes les femmes qui excitaient son attention, avait dit M<sup>me</sup> Brice... et elle le connaissait bien. Il étudiait en Sylvanie une curieuse physionomie d'esthète. Comme peut-être, sans qu'elle s'en doutât, il l'étudiait elle-même en sa qualité de jeune fille étrangère. Cette idée lui fit monter une faible rougeur aux joues, révoltant sa réserve jalouse, lui jetant dans la pensée une fière résolution de bien garder, pour cet étranger, l'intimité de sa pensée...

Une exclamation désolée de la tante Hermine la sortit brusquement de sa songerie :

— Ah! mon Dieu, voici qu'il pleut! Je sens des gouttes... C'est une véritable averse qui va fondre sur nous!

M<sup>me</sup> Gosseline ne se trompait pas. Pour en être certain, il suffisait de regarder le ciel d'un gris de plomb, comme la mer qui secouait rudement le vapeur. Sur le pont, c'était un branle-bas général, un mouvement précipité vers les salons. Michelle saisit son grand manteau.

— Voulez-vous, mademoiselle, me permettre de vous aider, demanda Dorient, qui l'enveloppa en hâte, les cataractes du ciel s'ouvrant tout à coup.

— Mes enfants, si nous descendions! proposa M<sup>me</sup> Gosseline, effarée de la douche qui s'abat-tait sur elle.

La Muse l'arrêta rudement :

— Descends si tu veux; jamais je n'irai m'enfermer dans ces abîmes sans air!

— Maman, ne bougeons pas, je n'en ai pas la force, supplia Lucile, qui était livide.

— Mais, nous allons être transpercés! N'est-ce pas, Michelle?

— Eh bien, que Michelle descende, si bon lui semble, et toi aussi! Moi, je reste. Donne-moi seulement les couvertures! Vite! vite! la pluie redouble... Laisse ton parapluie une seconde...

La bonne dame s'affaira pour dérouter les couvertures et, avec le plus maternel dévouement, les plaça sur Sylvanie, qui se laissait faire avec une tranquillité de souveraine, tandis que Lucile recevait les mêmes soins de Michelle, abritée par le parapluie de Dorient.

— Eh bien, maintenant, et vous? demanda-t-il quand, son office rempli, elle se redressa, le remerciant.

— Oh! moi, je ne crains rien... J'ai un bon manteau qui me protège.

— Et oui sera transpercé dans un moment,

étant donnée la force de la pluie. Vous ne voulez pas descendre?

— Non, je suis comme Sylvanie, je préfère le grand air; et puis j'ai peur que Lucile n'ait besoin de moi

— Eh bien alors...

Il hésita une seconde.

— ... Faites-moi la grâce d'accepter mes couvertures pour madame votre tante et pour vous, qui vous êtes toutes deux dépouillées. Prenez-les sans scrupule, je ne m'en servirais pas!

Et, sans attendre qu'elle eût répondu à sa proposition, il avait jeté sur ses genoux et sur ceux de la tante Hermine un large plaid. Ce après quoi, il se déroba aux remerciements de M<sup>me</sup> Gosseline, en s'éloignant.

— Quel charmant homme! s'exclama-t-elle, si contente qu'elle en oubliait la pluie, cinglant sa replète petite personne.

— Et bien obligeant, jeta la Muse. Il est vrai que Michelle s'entend à se faire servir par les messieurs!

Sa voix se perdit dans le bruit de la mer, étouffée par son parapluie, qu'elle devait tenir de près pour qu'il ne fût pas emporté par la rafale. Les mains dans les poches, son col relevé jusqu'aux oreilles autour de sa bonne grosse figure ronde, Georges vint se camper devant ses sœurs :

— Eh bien, ça ne va donc pas? Ah! ma pauvre Muse, si tu voyais ta drôle de tête... Heureusement, ton adorateur Dorient n'est plus là! Tu es verte!

— Georges, comment peux-tu te moquer des souffrances de ta sœur! Tu as donc un roc au lieu de cœur! Tu finiras sur l'échafaud!

— Et dire que nous faisons un voyage d'agrément! gémit Lucile d'une voix faible. Est-ce que nous arriverons bientôt! Il me semble que nous sommes sur mer depuis un siècle!

— Il y a deux heures et demie seulement! déclare Georges. Nous approchons beaucoup! On commence à bien voir Jersey! Regarde, Lucile...

— Ah! je ne peux pas bouger... Il me semble que tout tourne autour de moi... Oh! que je suis malade... Michelle, votre flacon de sel...

La jeune fille, affectueusement, soignait sa petite cousine, lui répétant que la traversée allait finir. L'averse, heureusement, s'arrêtait. Dans la déchirure des nuées grises, un rayon de soleil filtrait. Sur le pont, les passagers, réfugiés dans les salons, commençaient à reparaitre et regardaient l'île. Elle était encore un peu lointaine, apparaissait en masse confuse encore. Mais d'instant en instant, se dessinaient plus nets son contour, ses collines d'un vert éclatant, que le soleil moirait d'ombres et de lumières. Puis, enfin, ce fut l'enchevêtrement des mâts du port sous le ciel éclairci... le port lui-même et Saint-Hélier!

Le vapeur avançait entre les deux jetées, sur



lesquelles une foule stationnait, attendant l'arrivée du bâtiment...

— Enfin! nous allons donc retrouver la terre ferme! s'exclama du fond du cœur la pauvre Lucile. Mais, penser qu'il faudra recommencer!...

La Muse, dans le secret de son âme, faisait la même réflexion; toutefois, son orgueil ne lui eût pas permis d'en convenir. D'ailleurs, un souci tout féminin la préoccupait, maintenant que le moment de débarquer approchait; sûrement, elle allait se retrouver en présence de Dorient. Dans quel état était-elle... Pauvre Muse! si quelque malicieux génie lui eût, à cette heure, montré son visage, elle eût été capable de hurler de dépit en constatant que les plumes de son chapeau pendaient lamentables; que le vent avait éparpillé ses bandeaux en mèches qui tombaient raides sur ses joues décolorées; que, sous la pluie, l'ombre savante de ses yeux avait marbré ses joues... Mais, sur le bateau, il n'y avait pas la moindre psyché, et Sylvanie remarqua surtout les cheveux défrisés de Lucile, l'état désastreux du chapeau de sa mère, dont les roses rouges n'étaient plus que des petits tas informes.

— Eh bien, la Muse, on débarque! As-tu fini d'essayer de t'embellir! jeta l'incorrigible Georges. Je crois qu'aujourd'hui tu ne réussiras pas... Tu es comme Lucile, va! Toutes deux, vous sentez le chien mouillé! Vous êtes dans un état!

— Georges, laisse tes sœurs en paix. Allons, mes enfants, descendons de ce bateau de malheur! Michelle, vous avez rendu à M. Dorient sa couverture?

— J'ai envoyé Georges la lui reporter.

— Ah! le voici! Cher monsieur, merci, grâce à vous, nous avons pu, ma nièce et moi, résister aux cataractes du ciel... J'espère que, pendant notre commun séjour à Jersey, je pourrai vous montrer combien je vous suis reconnaissante... Car je compte tout à fait sur votre visite.

— Madame...

— On débarque!... On débarque... Messieurs, mesdames, avançons, s'il vous plaît...

La tante Hermine, brusquement interrompue dans le cours de ses amabilités, dut accepter, sans plus de conversation, le salut de congé de Dorient, et s'abandonner au flot des voyageurs qui descendaient sur le quai. Lucile, toujours décomposée, s'accrochait à son bras, étourdie du mouvement qui se faisait autour d'elle, du bruit des exclamations, des appels qui s'élevaient de la foule massée sur le port pour recevoir les arrivants.

— Tante, dit Michelle, allez tout de suite à l'hôtel avec Lucile et Sylvanie, qui sont très lasses. Je vais rester avec Georges pour m'occuper des malles; ensuite, j'irai vous retrouver. Tenez, voici le chasseur de la *Poire d'Or*. Suivez-le...

— Oui... oui, approuva la tante Hermine, presque aussi abasourdie que ses filles et toute désor-

ientée d'entendre tant de mots anglais résonner à son oreille...

Avec satisfaction, elle se confia à l'homme en casquette galonnée qui parlait français, et emboîta le pas derrière lui, entre Sylvanie et Lucile, ainsi qu'une bonne mère poule qui emmène ses poussins.

Michelle eut un léger soupir d'allègement. Enfin, elle allait avoir un instant de liberté!

A quelques pas, Dorient se faisait, lui aussi, remettre ses bagages. Il fut, avant elle, en possession de son bien, mais il succomba à la tentation de lui adresser encore une fois la parole, et demanda :

— Puis-je vous être bon à quelque chose, mademoiselle?

— A rien, merci. Dans quelques minutes, je serai pourvue à mon tour, et il ne me restera plus qu'à aller retrouver ma tante à la *Poire d'Or*...

— Vous y avez retenu vos chambres?

— Oh! non!

Et, involontairement, elle eut un rire léger.

— Pourquoi riez-vous?... Est-ce que je vous ai demandé quelque chose de ridicule? interrogea-t-il gaiement.

— Pas du tout, mais, si vous connaissiez ma tante, vous sauriez que l'idée de demander des chambres à l'avance n'est pas de celles qu'elle puisse avoir jamais! Notre maison est celle de l'imprévu autant que la maison de la liberté!

— Eh bien alors, il y a toute sorte de chances pour que vous soyez sans domicile à Saint-Hélier dont les hôtels doivent être bondés en ce moment!

— Vraiment?... Alors il faut que j'aille bien vite voir si ma pauvre famille n'a pas besoin de moi!... Je vais faire charger nos malles que voici. Adieu!

— Non, pas adieu, au revoir.

Une expression pensive passa comme une ombre dans les claires prunelles de Michelle. Il la remarqua aussitôt et, sérieux, il interrogea avec une surprise :

— Est-ce que vous préférez que je n'aie pas faire, à madame votre tante, la visite qu'elle a autorisée?

— Pourquoi préférerais-je cela?

— Je ne sais. Pour quelque raison de vous seule connue!

Elle secoua la tête et dit simplement, dans sa dignité charmante de jeune fille :

— Non, je n'ai aucune raison... Je m'étonnais seulement qu'un milieu tel que le nôtre pût vous attirer!... Au revoir, puisque vous voulez bien m'assurer que je me suis trompée...

Dorient n'insista pas, trop délicat pour ne pas respecter la réserve fière dont elle enveloppait si délicieusement sa jeunesse, et, la saluant très bas, il la quitta.

Quelques minutes plus tard, elle-même, sa tâche finie, s'engageait enfin dans la ville jersiaise, de



physionomie toute particulière pour des yeux français, avec ses maisons roses, coupées de fenêtres à guillotine, ses étalages bariolés d'étiquettes anglaises, ses promeneurs d'allures toutes britanniques : jeunes garçons dans leur costume de rude cheviotte, la culotte courte, retroussée sur les bas de laine bariolée ; jeunes femmes portant uniformément la chemisette masculine, le *canotier* de paille, à petite calotte et à grands bords sur le chignon proéminent... Si bien que, parmi elles, les Françaises se reconnaissaient vite...

Michelle s'en aperçut tout de suite, bien qu'elle marchât rapidement, autant, du moins, que le lui permettait son ignorance relative du chemin à suivre...

— La *Poire d'Or* ! C'est ici... Voici notre hôtel ! jeta Georges joyeusement. Oh ! que de voitures devant !

— Pourvu que votre mère y ait trouvé des chambres, fit Michelle inquiète, se rappelant les pronostics de Dorient. Il paraît y avoir tant de monde !

Le trottoir, en effet, en était encombré. C'était un véritable torrent de touristes que l'hôtel semblait déverser sur les breaks d'excursion rangés en file le long de la chaussée. Michelle se fraya laborieusement un passage... Alors, au milieu de la bruyante cohue qui se coudoyait dans le désordre d'un départ, Michelle, stupéfaite, aperçut, échouée plutôt qu'assise, sur une banquette dans le vestibule, Lucile qui dormait, son chapeau en déroute, son parapluie gouttant sur le sol.

— Mon Dieu, Lucile, qu'est-ce que vous faites-là ? Où sont votre mère et Sylvanie ?

La petite souleva avec effort ses paupières appesanties :

— Elles se disputent avec le propriétaire de la *Poire d'Or* qui prétend qu'il n'y a plus une seule chambre libre dans l'hôtel et qu'il nous faut partir... Oh ! Michelle, qu'est-ce que nous allons devenir ?

En cette minute, vraiment, Michelle se le demanda avec inquiétude...

## VI

C'était trois jours plus tard.

Enfin, il ne pleuvait plus ! Pas un nuage même ne flottait dans l'infini bleu du ciel d'août, tout vibrant de soleil. Vraiment, une allégresse chantait dans l'air chaud, dans la lumière blonde qui baignait les êtres et les choses, et cette allégresse semblait avoir pénétré Michelle Dustal, lui donnant une âme joyeuse de petite fille, tandis qu'escortée de Lucile et de Georges, elle avançait gaiement dans *King street*... Toute riante aussi, cette grande rue de Saint-Hélier entre sa double bordure de magasins brillants où les cristaux, les innombrables bibelots de métal couleur d'argent jetaient, derrière la glace des devantures, d'éti-

celants éclairs qui avaient l'éclat d'une fanfare...

Au coin d'une place, un chœur de musiciens ambulants, vêtus en gentlemen, criaient à tue-tête, au son cuivré de leurs instruments, une chanson anglaise d'un rythme alerte et sautillant, dont les passants, immobilisés autour d'eux, accompagnaient à mi-voix le refrain.

Pour faire plaisir à Georges, Michelle s'arrêta un moment afin qu'il pût écouter à son aise les chanteurs, pendant que Lucile considérait, d'un œil intéressé, un étalage de « souvenirs » de Jersey, où dominaient les bijoux en granit de l'île, les lanternes minuscules et les *can milk*, breloques originales, purement jersiaises...

L'orchestre se tut. Il y eut un remous parmi les curieux, et Georges, se rapprochant de sa cousine et de sa sœur, eut une exclamation :

— Tiens, M. Dorient !

C'était lui, en effet, qui venait vers eux d'une allure flâneuse, promenant autour de lui son regard d'observateur. Tout de suite, il avait reconnu la svelte silhouette noire, la mousse d'or des cheveux... Et les uns et les autres, ils s'arrêtèrent d'un instinctif mouvement, avec le plaisir irraisonné qu'on éprouve, à l'étranger, à retrouver des compatriotes. Cette sensation était si dominante que Michelle tendit la main au jeune homme, d'un geste de bienvenue.

— Vous voyez, nous voici tout à fait Jersiais !

— Et vous avez oublié les malheurs de la traversée ? N'est-il pas vrai, mademoiselle, finit-il, s'adressant à Lucile qui, intimidée, balbutia un « Oh non, monsieur » si expressif que tous se mirent à rire.

— Elle les oubliera peu à peu, dit Michelle encourageante, à mesure qu'ils se trouveront de plus en plus repoussés dans le passé. Il est vrai que nous avons eu encore bien des mésaventures depuis notre arrivée à Saint-Hélier !

— Encore ? Serait-il très indiscret de vous demander lesquelles ?...

— Ce ne serait pas indiscret du tout ! Mais nos malheurs seraient un peu longs à vous conter sur un trottoir de *King street*. Et puis, d'ailleurs, nous sommes en mission en ce moment. Vous ne vous en doutez pas, et vous trouvez que nous n'avons guère les allures de personnes préoccupées d'une mission... Pourtant la nôtre est importante, nous allons au marché !

— Au marché ?

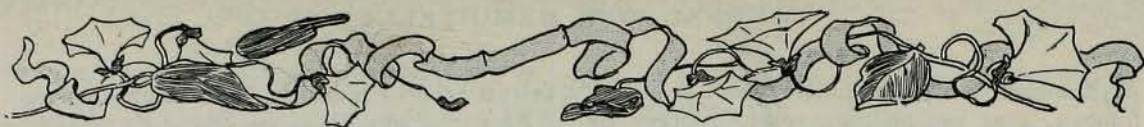
— Oui, et même sans rien savoir de notre chemin, car Saint-Hélier est encore pour nous une façon de terre inconnue. Si vous pouvez nous indiquer par où l'on arrive à *Halkett Place*, vous nous rendrez un très grand service.

— Voyez-vous, monsieur Dorient, s'exclama Georges avec sa terrible franchise, le mieux serait que vous nous conduisiez !...

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)





## Causerie de Quinzaine



JAMAIS, en dehors des jours de courses, on ne vit à Chantilly foule comparable à celle qui, dernièrement, par une radieuse matinée de printemps, se pressa à l'inauguration du musée Condé, légué à la France par le duc d'Aumale, mort il y a un an.

Vous savez, chères lectrices, qu'en pareil cas on se hâte toujours, voulant arriver des premiers ; aussi, quoique l'entrée fut fixée à une heure, dès le matin, on vit dans tout le pays un mouvement inaccoutumé ; à l'arrivée du premier train de Paris, le défilé de la gare au château devint incessant. On a évalué à deux mille le nombre des visiteurs venus de Paris, les environs ont aussi fourni leur contingent ; les avenues des bois, les routes, les sentiers étaient sillonnés d'attelages de tous les genres, breaks, landaus, fiacres, sans compter d'innombrables piétons et la troupe compacte des inévitables bicyclistes. C'est que chacun se sentait un peu propriétaire de ce beau domaine et des richesses artistiques qu'il renferme, et dame ! ce tour de propriétaire était joliment flatteur. Depuis plusieurs jours la presse avait préparé le public à cette inauguration et l'historique du château était dans toutes les mémoires. On savait que les Bouteiller de France en avaient été les premiers possesseurs notoires, que les d'Orgemont leur avaient succédé et que vers la fin du x<sup>v</sup>e siècle il avait appartenu à Guillaume de Montmorency, premier baron de France ; on n'ignorait pas que ce fut Anne de Montmorency, élève de Bayard, compagnon d'armes de François I<sup>er</sup>, qui, disgracié et exilé à Chantilly, fit combler les fossés, disparaître les pont-levis, la triple enceinte et substitua à la forteresse une demeure de grand seigneur ami des arts et des lettres. C'est l'œuvre du connétable qui subsiste aujourd'hui : mélange de château-fort et de maison ouverte, cet édifice déconcerte, de prime-abord, l'œil habitué à la symétrie, mais que vite on se fait aux caprices et

aux irrégularités de ses lignes, qu'on admire ce mélange de toits en arête et de terrasses italiennes, dont l'ensemble charmant et grandiose, se mire dans les eaux qui l'entourent. Tout près, sont les grands bois évoquant bien des ombres disparues ; c'est là que la belle Marie Orsini, duchesse de Montmorency, tenait cour de beaux esprits, tandis qu'au loin guerroyait son époux ; le poète Théophile, dont elle avait sauvé la vie alors qu'il était condamné à être brûlé vif, la célébrait sous le nom de Silvie et disait, la voyant passer sous les hautes futaies :

Blanche comme Diane et légère comme elle !

La maison de Silvie s'élève encore là-bas, au-dessus de l'étang, entre le bosquet et la source célébrée par le poète ; le duc d'Aumale l'a restaurée et décorée avec un art exquis.

Après la mort tragique de son mari sur l'échafaud de Toulouse, Marie Orsini, inconsolable, se réfugia dans le monastère des Visitandines de Moulins où elle prit le voile, et sa belle-sœur, Charlotte de Montmorency, donna le château de Chantilly à la maison de Condé dont elle avait épousé le chef.

Le Grand Condé, après sa soumission au roi, vint s'établir à Chantilly ; on y vit alors des grands seigneurs de tous pays, les anciens compagnons d'armes de l'illustre vieillard, les grands orateurs du siècle : Bossuet, Fénelon, Bourdaloue ; des penseurs : Malebranche et La Bruyère ; de grands écrivains : Boileau, Racine, Molière ; réunions de toutes les élites que fit, plus tard, renaître le duc d'Aumale dans ses déjeuners du dimanche auxquels princes et grands artistes étaient également conviés. Le château de Chantilly devint, en 1830, la propriété de la famille d'Orléans par la mort mystérieuse du duc de Bourbon, et le duc d'Aumale l'a légué à l'Académie française dont il avait tenu à gloire de faire partie. Deux fois la semaine, en été, le musée sera public et chacun pourra contempler ces toiles merveilleuses, ces dessins uniques au monde et cette collection sans prix des quarante enluminures exécutées par Jehan Fouquet pour le livre d'heures de maître Estienne Chevalier.

Ainsi a commencé notre printemps par cette visite à Chantilly, mais l'heure de la villégiature



n'a pas encore sonné et il faut rentrer dans la vie de Paris; malgré le beau temps qui invite à la promenade, la conférence privée continue à sévir avec intensité. Nous vous avons parlé, aux jours de réception, de dissertations sur un sujet donné, quelques maîtresses de maison ont voulu surenchérir et au lieu d'un orateur, en ont convoqué deux; nous avons eu des dialogues comme on en fait en Carême dans certaines églises: les matières traitées étant fort différentes, vous pouvez le supposer. Ce n'était pas encore assez: il y a quelque temps, M<sup>me</sup> A. a convié ses visiteurs à entendre quatre personnages bien documentés s'entretenir sur..... « la meilleure façon d'administrer nos colonies par l'élément civil ou l'élément militaire ».

Seriez-vous tentées, chères amies, par ce genre de réunions? J'en doute fort; on raconte pourtant que naguère M<sup>lle</sup> de Staël discutait avec son fiancé sur l'impôt du sel, mais sa mère était l'auteur des *Considérations sur la Révolution française*: il y avait de l'atavisme dans son cas.

Notre temps est décidément fécond en surprises. On a annoncé, il y a quelques jours, que la duchesse d'Uzès allait passer un examen. Lequel? je vous le donne en cent.

— Le premier, le second degré, le baccalauréat?

Vous n'y êtes pas du tout. La duchesse d'Uzès a passé, devant les ingénieurs de la préfecture de police, l'examen nécessaire pour avoir le droit de conduire dans Paris un automobile, sans mettre en péril la sécurité publique; elle a conquis ainsi le titre de « chauffeur », conduisant en avant, en arrière, virant, arrêtant net, toutes choses familières à la châtelaine de Bonnelles, mais dont elle devait faire preuve devant un jury compétent.

Pas d'autres échos mondains à vous transmettre, chères lectrices; le commencement du mois a été tout endeuillé par le triste anniversaire de la catastrophe de l'an passé. D'un commun accord, pendant une semaine, on n'a guère reçu; les lettres à bordures noires s'entassaient sur les tables pour convier aux services commémoratifs; maintenant, les draperies noires sont tombées et mai redevient le mois blanc, par la parure des autels ornés pour le mois de Marie et aussi par les premières communions, emplissant les rues de la grande ville de fillettes enveloppées de longs voiles, et de garçonnets aux blancs brassards.

Dans tous les foyers c'est une fête:

— Ma fille fait sa première communion, dit la mondaine, délaissant ses joies frivoles pour les réunions du catéchisme et de la retraite.

— Ma fille fait sa première communion, répète la pauvre ouvrière, oubliant pour vingt-quatre heures les soucis journaliers.

Chaque jeudi de ce mois, pensant à ces choses, nous interrogeons le temps avec anxiété: pleuvra-t-il?

Oh! que le soleil soit de la fête; que celles qui vont à pied arrivent sans encombre comme celles

que la voiture familiale amène; c'est le grand jour de l'égalité devant le Seigneur; que les inégalités devant les hommes s'effacent aussi! Demain, l'enfant riche reprendra sa vie comme avant le grand acte, mais pour l'adolescent pauvre, l'enfance est finie, le labeur commence, l'apprentissage le saisit avec tout ce qu'il comporte d'isolement dans le danger; prions pour les pauvres petits voiles blancs qui passent!

Chaque circonstance de la vie devenant une occasion de faire des cadeaux, les premiers communians en sont de plus en plus comblés. Il faut entendre les vieilles grand'mères parler de ce qui se passait de leur temps et dire le chapelet, le paroissien, l'Imitation qui furent les seuls présents qu'elles reçurent; aujourd'hui, entre la fillette et la jeune épousée, il n'y a guère de différence que dans le choix des objets et encore! En dehors de la vraie montre presque traditionnelle, que de bijoux, bracelets, bagues, etc. Ne vaudrait-il pas mieux rester dans la note sérieuse où la variété ne manque pas: prie-Dieu, reliquaires, bénitiers, médailles artistiques, gravures encadrées et l'immense choix des livres.

.\*.\*

— Allons, amie Edmée, n'édictez pas de lois somptuaires et contez-nous une petite histoire avant de finir.

— A vos ordres, chères amies: il y a quelque temps, une ouvrière que nous avons souvent fait travailler vient nous apprendre son mariage; elle semble très heureuse, parle de l'avenir avec confiance, et nous donne des détails sur sa future installation, annonçant un certain confortable.

— Votre fiancé a un état?

— Oh! oui, madame.

— A quoi travaille-t-il?

— C'est un état très agréable, justement parce qu'il occupe sans faire travailler beaucoup.

— Que fait-il donc?

Avec une légère hésitation:

— Il est deuxième pauvre à la paroisse.

— Mais il a donc des infirmités?

— Madame comprend bien qu'il faut qu'il ait par ci par là quelques douleurs, mais il n'a pas une mauvaise santé; c'est une bonne position qui est depuis longtemps dans la famille, on la donne au moins fort, nous souhaitons bien qu'elle lui reste.

A quand l'adjudication de la place de premier pauvre, au plus offrant et dernier enchérisseur?

EDMÉE







## DEVINETTES

### Mots en éventail

*Autour de l'éventail* : Se trouve en Asie.

*Lettre commune à tous les mots et les finissant* : X.

*De gauche à droite* : Un aromate. — Arbrisseau toujours vert. — Première des heures canonicales. — Rivière de France. — Arbuste épineux. — Deuxième livre du Pentateuque. — Oiseau aquatique. — Le plus féroce des animaux. — Département français. — Partie postérieure du cou. — Figure ronde et oblongue. — Pied de vers grec. — Monnaie des Hébreux.

(Brin de varech.)

X

### Mots en étoile

*Extérieur* : Un illustre historien latin.

*Intérieur* : Une femme mise à mort par l'ordre de son mari.

*De gauche à droite, en commençant par le haut* : Un fleuve. — Chant d'église. — Victoire (31 avant J.-C.). — Musique lentement rythmée. — Vêtement démodé. — Une île. — Un océan. — Adjectif et pronom démonstratif. — Près de Rome. — Véhicule. — Prénom masculin. — Savant du x<sup>ve</sup> siècle.

(N<sup>o</sup> 111.)

### Paroles célèbres

Quel est le philosophe auquel on attribue ces paroles :

« Si je voyais passer quelqu'un qui fut plus laid et plus mal fait que moi, devrais-je me fâcher ? Pourquoi voulez-vous que je me fâche contre cet homme, parce que je suis plus civil que lui ? »

(X. Y. Z.)

### Mots en parapluie

*Verticalement* : Héros de chevalerie. — Ville du sud de l'Italie. — Dernier roi des Lombards.

*Horizontalement* : Dans les Alpes-Maritimes. — L'une des douze tribus des Hébreux.

(Brin de varech.)

### Charade

L'un est préposition, le deux, article, lectrices.  
Le trois fut un terrible instrument de supplice,  
Et le tout sut rendre avec art, avec gloire,  
Plus d'une grande scène et plus d'une victoire.

(Miss Sphinge.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES D'AVRIL

*Énigme* : Les heures.

*Mots en trident* :

R	I	L
E	N	I
B	F	N
U	A	O
S	E	N
E	T	E
E	R	
I		
E		

*Mots en triangle syllabique* :

SAR	BA	CA	NE
BA	LI	SE	
CA	SE		
NE			

*Problème pointé* : Voyelles :

Avec tes habits neufs, petit sou, mon mignon,  
Tu sembles de bonne famille.

*Consonnes* :

Serait-ce monseigneur le louis d'or, dit-on ?  
Non, c'est un parvenu qui brille.

*Mots en losange* :

C
CAP
DATES
CAMELIA
CATEGORIE
PELTON
SIROP
AIN
E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup> 41, rue de la Victoire.